

ENTREZ DANS MON MONDE

SOUVENIRS DE MON ENFANCE A MASCARA





CLASSE MATERNELLE DE L'ÉCOLE ALEXANDRE III - ANNEE 1951

ENTREZ DANS MON MONDE !

avec Jean-Marc SANCHEZ

ENTREZ DANS MON MONDE !

Je vais vous en parler, moi, de mes années passées, de mes actes de barbarie, vols, escroqueries en tous genres.

De la place Gambetta, siège de mon 1^{er} Radio-Crochet et de ma première arrestation mouvementée puis commentée, 1^{ère} version donnée par DJILALI, le marchand de bonbons GLOBO et plus tard de cigarettes GLOBE MASTER au détail. MOKHTAR, mon voisin chômeur de longue durée, grand buveur de thé cognac, et celles des grenouilles de bénitier, mesdames SAEZ, GOMEZ, BETON avec son ventre en avant et son tablier retombant un mètre plus loin à l'équerre, tout ce bel attroupement ira à tour de rôle, verser des faits, au bel YA ANDRÉ au prix d'une petite anisette chez RAVOT, lors de mon évasion, dont la minutie de préparation équivalait à toutes celles du roi René BUISSON, cette dite évasion, entre les jambes de ma belle et tendre gardienne, lors de ma 1^{ère} incarcération au QHS de MAT SUP (maternelle supérieure), cette grande pouponnière de truands en tous genres, exemples Roger AMSALLEM ; médecin à Paris, Yves CERDAN, un des neveux, Alain AFFLELOU, oui, c'est bien lui !

Jeannette MARTINEZ, ma gardienne, m'avait si souvent emprisonné contre son opulente poitrine d'où s'échappait un parfum poussé de MONT SAINT-MICHEL en bouteille d'un litre vendue chez Madame CHARBIT. Cet emprisonnement était contre ma volonté, un havre de paix, le temps de sécher mes larmes et d'étouffer mes hurlements de bagnard enchaîné.

MARCO MALO était fait comme un rat, à deux ans et

deuxième, car eut lieu l'évasion du siècle à huit heures quarante-cinq, la rapidité d'exécution fut telle la flèche de Guillaume : d'un bon, me voilà à l'extérieur, laissant tout ce beau monde scotché devant la porte de ce qui allait devenir, durant de longues et dures années, mon BAGNE.

Neuf heures du matin dans les rues de MASCARA, malgré l'hiver très rude en métropole, ici chez nous, il fait déjà chaud. Chemin faisant, chantonnant la chanson du temps des cerises à la mode MOHAMED : « *Quand il va venir, les tandécérice; lay lay lay...* » au rythme du tango corse. Vitesse maximale en côte d'un kilomètre par jour, il avance à pas lents, tel le porte-croix de Sartène, se dandinant, rire figé, dents au vent, ses grands yeux noirs cherchant dans sa rêverie un horizon lointain. MOHAMED, alias NAPOLÉON, surnommé par mes soins NAPOLÉON dans le bel uniforme immaculé pour l'instant, car dans une heure, patatras, victime de sa gaucherie, il aura récolté l'équivalent d'un bidon de la couleur de sa première tâche. Adieu, costume blanc javellisé par *mama ANNA (AYE YA MA !)* première engueulade, par l'un des frères de l'entreprise (ARRACHEL'EAU) de l'anisette.

C'était NAPOLÉON, le premier fils adoptif de mes père et mère, implanté dans ce cocon familial, attendant l'arrivée de celui qui allait tout chambouler MARCO MALO 1^{er} du nom : entouré de cinq tantes et deux oncles, la plus jeune de mes tantes fut chargée de mon éducation et responsable de ma première arrestation, de ma première polissonnerie en place publique.

Côté paternel, je n'ai bien connu que l'aîné de mes oncles, car emblématique. Tant mon père était athlétique, charmant, aimable aux yeux des dames, tant son frère, mon oncle était reconnu de par sa salopette blanche, son marcel,

dépassant mon père d'une *cabouillas* (citrouille), ses épaules de lutteur, son mètre quatre-vingt dix, ses mains *illoal* à des battoires de lavandières du Portugal, un visage sans expression, des yeux à congeler cinq kilos de sardines d'un seul regard, il était l'aîné, l'associé et *LAAA TERREUUUUURE* des employés. Sa grande conversation, c'était *torta* ou calottes (gifles ou patas-pied au cul) *AY FRAAANÇOIS*, le monstre, cent trente-cinq kilos de muscles et des hurlements de centaure. *AY ANDRÉ* le gentil, enfin le patient, pas toujours...

La différence entre les deux frères disparaissait assez souvent au moment du casse croûte, pris sur le temps de travail, il était largement récupéré, alors les extras de tous les jours étaient permis (un demi jambon subtilisé à la tante





François et André Sanchez
au deuxième plan, Ascension Perez

Antoinette, colon de MAOUSSA, suivi d'une bonne (*sartitcha* sèche d'un mètre de long) saucisse, d'un peu de fromage et quatre baguettes de chez Dédé MARTINEZ ou de chez HASSENFORDER, le tout liquidifié par le très bon Rosé de la même provenance que le jambon et la saucisse, le liquide étant primordial pour la bonne marche de l'entreprise : il méritait des soins tous particuliers, la charge en avait été attribuée, à qui donc ? A mon cher NAPOLEON : la bonbonne de quinze litres était emmaillottée dans plusieurs couches de L'ÉCHO D'ORAN, recouverte ensuite par un sac de *batatas* en jute enfin ajusté et cousu par les petites napoléoniennes. La gargoulette d'eau devait subir le même traitement, sous peine de se taper l'anisette à *l'aqua caillentée*, c'est comme le thé sans citron, aussi toutes les heures, NAPOLEON était réveillé en sursaut, se mordant la langue, écarquillant les yeux et tournant la tête de droite à gauche :

« *Quesquissassi*, AY FRANÇOIS ?

- *El ma !* »

C'était suffisant pour que ce brave NAPOLEON galope pour rafraîchir les deux récipients de liquide précieux.

L'entreprise de peinture des frères prit forme un peu avant 1938 avec les moyens du bord, quelques pinceaux, une vieille échelle, un neveu paternel, un beau-frère maternel, le père de NAPOLEON, un vieux tandem, une remorque à roues de bicyclette, beaucoup de ficelle, de chiffons, de vieilles toiles cirées, de vieux bidons que l'on réutilisait plusieurs fois, par souci d'économie. Ils avaient droit à un grand cérémonial : le samedi matin, le grand nettoyage par le feu ; c'est un jour que j'appréciais, car c'était le jour où je pouvais embêter tout le personnel réuni, ce que je vous raconte là se passera bien plus tard.

Mon grand-père paternel était horloger de son état, donc très précis, c'était donc lui le réveil matin. Il ne fallait pas manquer l'heure, car les coups de pieds au cul pleuvaient, d'où cette anecdote racontée souvent par mon père pour remplir un peu plus la caisse, il vidait le samedi et le dimanche à coups d'anisettes, de *kémias*, de casse-croûtes de brochettes, de *melfouf* (foie enveloppé dans de la voilette de mouton) et de quelques *gambas* et sardines grillées ; les deux frères avaient une astuce avant de commencer les travaux en ville, ils passaient par le cimetière pour peindre et entretenir quelques petits caveaux pour les bourgeois. Les lundis matins étaient plutôt rudes pour certains, en particulier pour le sieur AY FRANÇOIS. Bien qu'ils aient dû se coucher vers 4 heures, le réveil matin (pépé) ne retardait pas d'une seconde, donc le départ pour les caveaux. Le soleil n'avait encore pas remplacé la lune et voilà nos deux compères prenant place dans leur ouvrage respectif :

« Bon, AY FRANÇOIS, si je finis avant toi, je descends en ville.

- *Oié, oié !* »

Et bien, AY FRANÇOIS est descendu deux jours plus tard, il s'était endormi dans le caveau durant toute une nuit et un jour complet. Enfin, c'était la bonne vie !

PUBLIE DANS POILU DE DECEMBRE 2006

Mais la mobilisation générale des jeunes réservistes, les SANCHEZ, les TOUATI, SAEZ, les RIPOLL, les AM-SALLEM, les SARFATY, BEN-BARKA, BEN-ALI, etc... BEN-DJELLOUL, AFLELOU, DIAZ l'accordéoniste, qui a accompagné les Compagnons de la Chanson (ce n'est pas une certitude, mais cela sonne dans ma mémoire) enfin beaucoup de jeunes dont pas mal ne reverront jamais leur

terre natale, parmi ceux-là, nous affectant tout particulièrement, un neveu, les deux frères, ainsi que le père de NAPOLEON, d'où l'adoption du petit Momo, nourri, logé par le bel André, la *mama* Anna, qui ne fut pas malheureux au sein de ma famille, pupille de la nation, reconnu et décoré dans une grande mascarade au milieu des grands soldats de retour de la guerre, le torse bombé, attendant fièrement leurs décorations, leurs médailles de grands mérites, lui Momo était de la fête, tout vêtu de blanc, ses cheveux noirs brillants et tout bouclés, la marque de fabrique qu'il traînera longtemps ; aligné parmi ces héros, lui si frêle avec ses grands yeux noirs, au garde à vous, ses jambes toutes maigrelettes, petites chaussettes blanches. À lui Momo, on lui rendait les honneurs, on lui avait fait étendre ses deux petits bras en forme de baguettes (pain à dix sous) et on lui avait posé un joli petit coussin rouge et brodé de fils d'or et il était heureux, ses grandes dents blanches que son teint faisait d'avantage ressortir, lui qui ne comprenait pas grand chose à ce cérémonial. On ne lui avait pas raconté comment il était devenu orphelin, car à six ans, on ne voit que les couleurs et on oublie le noir.

Comme tous les pupilles de la nation, la solution était vite trouvée, les directions étaient différentes à tous points de vue : l'orphelinat, ou le placement chez un berger dans le *djebel*, aux quatre vents et par tous les temps, avec toutes les misères réservées à ces petits êtres sans défense, ou la chance de trouver une famille d'accueil, chose dont étaient redevables mes parents, en souvenir du bon KADER, le père de NAPOLEON

Huit ans plus tard, après une scolarité à l'école primaire, la grande école des garçons, sur le fronton de laquelle on pouvait lire en grosses lettres repeintes par papa, l'attraction de

tous les élèves et la fierté de mon oncle Albert, dernier né de mes grands-parents maternels, du même âge que Momo et de huit ans mes aînés : LIBERTE - EGALITE - FRATERNITE, je fus à mon tour incarcéré en Octobre 1949 dans KHS, où pour occuper mes loisirs, l'on me faisait dessiner des têtes de nounours ou bien des personnages sortis tout droit de mon imagination, assis, debout, couchés, selon l'humeur du moment et la qualité de la patte à modeler. C'est ainsi que germa dans ma caboche LA TOKATT DE L'EVASION, bien malaxée, triturée, minutée, et voilà le jour fatidique : selon mes calculs, l'oncle Albert étant à l'école d'apprentissage de L'ARGOUB.

MOMO ayant tourné l'angle de la maternelle à la vitesse du petit bourricot gris, discutant à droite à gauche avec

BEN-AISSA une autre victime de la guerre : il était revenu avec de graves séquelles d'un bombardement, il s'était retrouvé seul de sa section dans un GMC !

Depuis, il courait au fil des rues, pieds nus, une veste de l'armée US, un calot, et moteur qui calait jamais *breuuuuu* : avec marche arrière pour se garer en créneau. Descendu de son véhicule, il coupait le moteur, avec le volant qui ne le quittait jamais, dans une parfaite gestuelle. Ses parkings préférés n'étaient surtout pas les cafés maures, car ils ne servaient que du thé : lui, il lui fallait du gasoil, *merrrrria*, anisette très peu d'eau ! Il ne paraissait jamais ivre. Les agents de la circulation arrêtaient les voitures, il jouait bien le jeu : lui, tête à droite, il les saluait militairement, et fier de son moteur qui vrombissait. Enfin, il était devenu l'attraction, l'idiot du village et l'ami de tous les mascaréens

PUBLIE DANS POILU DE DECEMBRE 2006

Dans leurs discussions, ils n'ont vu passer qu'une fusée, leur temps de réaction étant ralenti par la chaleur montante, j'étais déjà loin, lorsque MOMO a reconnu mon tablier bleu ciel à col rond bordé de rouge : « *AY JAMARC ! AY ANDRY ! Y va me tuyé !* » Je perdis mon chaperon et je fus déjà devant la maison de chez mémé PEREZ, l'ancien Trésor Public.

Mon nouveau trésor d'enfant, car sous le lit de tonton ALBERT se trouvait sa grosse valise où toute sa fortune qui pour lui et pour moi équivalait à la caverne d'ALI BABA ET DES 40 VOLEURS.

Lorsque je dis une fortune, c'était être modeste : sacs rangés par catégories et couleurs (c'était Mémé PEREZ qui les confectionnait avec des chutes de tissus de matelas, car ils étaient d'une texture équivalente à du bleu de travail) fermés à leur base par de bonnes et grosses ficelles de jute qui servaient au *srake el djedje* (voleur de poules). Il n'était pas plus voleur que vous et moi, mais dans notre jeunesse, on nous menaçait avec ce pauvre bougre qui ne demandait rien à personne, si ce n'était de vendre ses poulets piaillants, attachés par les pattes et jetés par-dessus son épaule, salissant sa jolie *djellaba* multicolore et voilà notre homme descendant en ventant sa marchandise et nous derrière lui, attendant qu'il jette cette fameuse ficelle. On se serait battu à mort pour en récupérer un demi mètre : cela faisait partie du trésor dans l'ordre de rangement des sacs de billes : avec l'accent oranais tiré du mélange du français, de l'espagnol, de l'italien et d'un peu d'arabe en arrondissant tous les angles, ce qui donnait à peu près : « *Dimonche, on va monger le bel couscous chez ma grond-mère l'aoella.* »

Les agates devenaient les billes *nagates*, les brillantes c'étaient celles qui formaient les roulements, alors grosse for-

tune lorsque l'on avait la chance de découvrir dans les poubelles du garage ENTHOVEN ou dans celles de chez REUILLON ces fameuses billes d'acier.

Tout était en rayonnage avant mon passage, dans cette fameuse valise en bois récupérée lors du retour d'Allemagne et confectionnée dans les camps de travail. Enfin, valise très jalosée ! MARCO MALO, inventaire à compléter : estac avec élastiques et cuir de vieilles chaussures, taillé en chambre à projectiles, le tout dans un ordre militairement parfait, manches en branches d'olivier parfaitement formés en demi-cercle à la chaleur du *madjmar* (chaufferette en terre) sur laquelle mijotaient quelques bons petits plats.

Il y avait dans ce trésor, des tas de revues de BUCK-JOHN à BLECK LE ROCK, des coupures de L'ECHO D'ORAN relatant les derniers exploits sportifs de l'AGSM, les maillots à damiers, et de leurs gardiens de buts VOLANT, JORRO...

Dans tout ce bric à brac, ce qui allait créer ma perte, ma pendaison par les pieds sur la terrasse de chez ABOUDAHRAM, le marchand de chaussures qui était propriétaire de l'appartement au quatrième étage d'un très bel immeuble du centre ville, c'est LE PETIT CANIF EN NACRE tombé de ma poche lors de ma pendaison, *ay ay ay !* la savate de *momom*. La belle ANNA, ses grands yeux verts, sa grosse chevelure auburn à la mode des années 50 : c'est vrai qu'elle avait des airs de Michèle MORGAN, même à l'heure actuelle, dans ses vieux jours, elle possède toujours le même regard.

Il n'avait pas choisi la plus laide, le bel ANDRE, malgré les coups de canne du pépé PEREZ, attendant qu'ils passent près de la maison du docteur GRENIER.

Tel un hussard de la garde napoléonienne, sabre au clair,

cambré sur ses deux vieilles jambes qui avaient tant souffert à la ferme des BURIEL, le voilà parti à la charge des amoureux transis et qui ne demandaient pas leur reste avec ses : « ANNA, *in casa y tu nerindin tu physionomie !* » C'était un dialecte des paysans espagnols, mélangeant arabe, français et espagnol. Cela filait doux, même à vingt-cinq ans. Reste de cette addition : un grand amour, un beau mariage, une vie commune, de durs moments plus tard et loin dans le temps, trois bons et beaux enfants.

MOMO, dans des petits cris, essayait de s'accuser à la place de MARCO MALO et la tante DEDE qui devait regretter de m'avoir remis entre les mains de *mama ANNA*, cette bête en furie.

C'était sans compter sur la malchance que j'avais menti à mémé PEREZ ; lorsqu'elle m'a vu entrer comme une flèche dans la grande chambre où sous le lit dormait le trésor :

« *Endé va, MARQUITO tu as passé escola, aujord'houite ?*
- Non *aoella !* La maîtresse est malade.
- Et MOHAMED, il est pas avec toi ?
- Non ! Il est parti au travail avec tonton FRANÇOIS.
- Mais *quess* tu fouilles *ay ay ay !* Tonton ALBERT, *y va te tuyer.* »

Dans ma plongée, tel Jean REYNO dans le grand bleu, dans le silence des grands fonds, perdu dans mes idées du mal, cherchant quel serait l'objet de ma convoitise, mais comme tout ce qui appartenait à mon idole me faisaient envie, dont le *pitchac*, rondelles de chambres à air de vélo, reliées entre elles, ancêtre du volant, que l'on jonglait avec les pieds, j'avais déjà pris une *rouste* pour !

Le sac de noyaux d'abricots pour jouer aux petits tas et à *cassoéla* : déjà essayé. Trop lourd, trop encombrant !

La toupie à clou et sa cordelette de maçon pour jouer à **gannntcho**, jeu un peu barbare qui consiste à fendre la toupie de l'adversaire en deux où trois morceaux : trop grosse, déforme les poches !

Il ne me restait donc que ce beau petit couteau de nacre ! De son doux minois entouré de deux grosses caroubes, fruit du caroubier, espèces de gros haricots marron foncés, de la couleur de ses cheveux, c'étaient les deux grosses tresses terminées par deux beaux rubans rouges qui éclairaient son visage d'adolescente et d'où, de ses grands yeux noirs, coulaient deux gros ruisseaux argentés, tata DEDE hurlait en pleurant : « Arrête ! ANNA, tu vas l'estropier. » Et l'autre, **vinga, palos**. MOMO en larmes, ma mère en larmes et moi pendu par les pieds, mais sans larmes.

Retour à la case départ, entouré de mes tortionnaires, MO-MO main droite, DEDE main gauche, et maman derrière. Et me voilà de nouveau en cage ; maison d'arrêt Alexandre III, les fesses couleur coulis de tomates, des **sréras** administrées par la belle ANNA.

PUBLIE DANS LE POILU DE FEVRIER 2007

Parfois à midi, c'était Marie-Rose PINOS qui venait me chercher, me cajoler et me plaindre. Elle habitait pas très loin du bar de chez Jo AMSALLEM et Roger son fils, ainsi que VIVI, fils du restaurateur. CERDAN était du voyage. Bien souvent, je faisais le caprice pour manger chez elle. Les mobiles n'existaient pas : alors, c'était à l'éclat de voix que ses dames communiquaient :

« ANNAAAAA ! Le petit y mange à la maison !

- *Nooon* ! Il est puni, si tu savais ce qu'il nous a fait, ce **bastardo**, je te raconterai, ma fille.

- N'importe quoi qu'il a fait le petit, il faut pas le punir sur

le manger. Bon, bon, tu le puniras une autre fois.

- Bon, ça va Marie-Rose, mais tu va voir quand son père y va *rontrer* et la honte qui m'a fait à la figure. ANDRE y va lui faire passer l'envie et là, *en* n'a pas encore mangé, car tous les événements de la matinée vont être contés aux oreilles de tout le quartier. »

Lorsque maman travaillait aux sources thermales de BOU-HANIFIA, je squattais chez mémé PEREZ et je devenais le roi du **patio**. Tout m'était du : même la sieste dans la chambre du **bachir** où je m'affalais sur les gros coussins multicolores.

Il était magnifique, mon **patio** au rez de chaussée : il y avait trois locataires ; un grand portail de bois massif éloignait de toutes intrusions étrangères à cette petite communauté.

A droite en rentant, il y avait l'appartement de ma grand-mère et où je suis né : grand deux pièces où il n'y a jamais eu l'eau courante ni salle de bain. Nous étions en 1947, tout de même !

Il y avait l'électricité, mais vraiment précaire ; dans la cuisine, un évier avec une équerre en fer sur lequel je m'ouvris la lèvre supérieure en tombant d'une chaise, en essayant d'allumer la lampe centrale (la chaise était posée sur mon cartable, dans lequel se trouvait mon ardoise qui n'a hélas pas supporté mon poids et celui de la chaise.)

Patatras ! Le museau sur le rebord de l'évier, la lèvre supérieure éclatée comme une grenade et toute la famille à la recherche du morceau manquant ; dans la petite cuisine, chacun allait de sa version :

« Il faut trouver le morceau, il va rester défiguré.

- Va chercher son père chez LOLO ; dis-lui de venir.

- ALBERT ! *Aaye aye* ! ques qu'elle va dire, ANNA ?

Purée de gosse ! **que démognos** ! Il va tous nous tuer de

mauvais sang. Enfin demain, tata elle ira chez GARSON le libraire t'acheter une autre ardoise.



Jean-Marc et son père

- *Qu'est-ce tu parles de l'ardoise, toi. DEDE, va voir si CHASSAING, il y a quinquun.* » hurle la TETA qui portait bien son nom. Elle avait une paire de *guerbas* en cabine avancée de BERLIET.

Là-dessus arrive YASMINA et sa mère FATIMA, ma grand-mère musulmane, avec son *memssasette* (gros popotin) qui faisait danser le Tamouré en marchant à sa jupe multicolore bien serrée à la taille.

Toutes ces femmes ont bercé ma plus tendre enfance. Il ne fallait pas que je soupire trop fort, sinon toute la *smala* faisait le pied de grue devant chez mémé pour savoir laquelle me collerait la première contre ses *guerbas* (seins) YASMINA était la plus rapide, malgré son œil droit qui tentait de rejoindre le gauche : elle poussait des cris si aigus qu'au lieu de m'endormir, elle me réveillait avec à peu près ce langage :

« *Sshète ! Sshète ! MARIA* » (tais-toi ! Tais-toi !) Sur ces entrefaites, revenant du marché avec leurs couffins remplis de garnitures pour faire le couscous, madame SARFATI suivi dans son sillage de madame BETON, les deux voisines du premier étage :

« Allez, donne, donne ce gosse, tu sais pas faire ! Va rouler la semoule, qu'on va être en retard ! »

Dans ce *patio*, quand il y avait couscous ou *paëlla* ou *mel-sa* (rate farcie) humm ! le menu était général pour toute la communauté, même *l'instit.* métropolitain était avec joie de la partie.

C'est pour cela que l'ancien Trésor Public prend une grande place dans ma mémoire. Grandissant, j'ai suivi le monde moderne :

Du *madjmare*, on est passé au BUTAGAZ.

De la bassine avec les pains de glace au FRIGIDAIRE.

Du CHENAR et WALKER modèle RENAULT au tube ondulé CITROEN, de la JUVA 4 à la TRACTION 15.

Ma mère me racontait quelquefois ses souvenirs du Trésor, à l'âge de 4 ans environ. Le DJEDI, fils prodigue de FATIMA revint de PARIS avec la première 15 CITROEN et fier comme ARTABAN, je fis le tour du pâté de maisons, le bras à la portière avec tous les petits voisins qui couraient derrière en poussant des cris de fauves.

J'étais le fils d'ANDRE. C'était un honneur que le DJEDI rendait à mon père, qui le pauvre se baladait dans sa ROSALIE CITROEN toute cubique et au bruit de moteur sifflant.

C'est dans ce cocon et toutes ces activités de diverses cultures que ma jeunesse se fit toujours, en espérant ressembler à mon idole.

Nous n'avions pas grande différence d'âge, à tout casser 6 ans, mais c'était le grand frère qui ne voulait jamais de ma présence. J'aurais tant aimé participer à ses jeux, être mêlé à ses discussions avec F. MARTINEZ, BLANQUIKOS, Pierrot RUBIRA, Antoine et Philippe HERNANDEZ, mais non, j'étais trop petit ! J'aurais tant aimé qu'il me prenne la main, ne serait-ce que pour que l'on voit que c'était mon oncle, mais non jamais !

J'étais sa bête noire, je l'encombrais, il voulait être indépendant. « Pousses-toi ! » C'est tout ce dont je me souviens de ses dialogues ou bien : « Rentre à la maison ! » Cela n'empêchait pas que lorsqu'il posait son petit blouson marron, je me dépêchais de l'enfiler sans qu'il me voit, j'étais tonton avec son blouson.

Il faut dire que je ne rendais la vie facile à personne : j'en avais toujours une de derrière les fagots lorsque mes cousins de MAOUSSA venaient. Il y avait Jean-Pierre, lui par-

tait avec tonton. Mais Guitou lui, toujours dans les jupes de sa mère, toujours tiré sur les quatre épingles ; des chaussettes blanches au béret basque, tout rentrait comme c'était sorti. Sauf le jour où je m'aperçus qu'un béret était en son centre surmonté d'une petite couette d'un centimètre qui pour quelqu'un de normal, en tenant la couette, aurait simulé une soucoupe volante : mais lorsque MARCO MALO était derrière la chaise du Guitou, les bras croisés et ne lâchant aucune parole de la conversation, la convoitise de la couette attirait la bouche armée d'un gros chewing-gum GLOBO et ce qui devait arriver arriva : gros coup de dents à cette maudite couette ; c'était sans penser que j'avais perdu mes dents de lait et qu'ainsi, j'étais démuné d'incisives et que la morsure fut venimeuse pour la couette. Le GLOBO avait un pouvoir adhésif qui valait à l'heure actuelle la colle **Glu** : et patatras ! Le GLOBO était fixé sur le sommet du couvre-chef, à la manière d'un poulpe, et badaboum ! **L'aoella** en furie et la mère de Guitou, tata Françoise, les mains adhérentes au béret et les pattes du poulpe qui grandissaient à mesure que l'on essayait de lui faire lâcher prise. Sur ces entrefaites, arrivent la belle ANNA, la DEDE et la MARIE-JANNE, six mains de plus pour un malheureux béret qui n'avait pas quitté la tête du Guitou : en larmes, sans bruit, les six mains supplémentaires n'étaient pas toutes pour cette foutue **gorra**.

Comme par malchance, celles de ma mère se dirigèrent vers mon arrière-train, ce qui provoqua mes cris stridents afin de convoquer ma défense, mes états généraux :

« *Ques qu'il a, le petit ? Viens, mon fils, viens avec TETA elles vont ty tuer, ces sauvages de femmes, viens, viens !* »

Me voilà sauvé des griffes des tigresses : prêt à refaire une autre **tonteria**. Ce qui me plaisait beaucoup lorsque je

squattais le Trésor : c'étaient les veillées autour du chauffage central de l'époque, le **madjmar** bien rouge qui chauffait les jambes. Mais pas le dos qui frissonnait parfois de par les légendes et de par l'air frais qui circulait à chaque ouverture du grand portail.

Longtemps, elle restera dans ma mémoire, la légende du 50. Toujours bien au chaud et bien calé contre la TETA, les jambes recouvertes par ses innombrables et multicolores fichus, j'écoutais, jusqu'à l'endormissement : j'arrivais quelquefois à la fin de l'histoire.

Le km 50, telle était appelée la ferme où travaillait toute ma famille maternelle ; mon grand-père était métayer, ma grand-mère faisait la cuisine pour les ouvriers agricoles, ma mère était dès l'âge de 10 ans employée de maison chez les BURRIELE, colons de la ferme ; et où grandirent mon oncle JANNOU, mon oncle ALBERT, ma tante PAULINE, ANTOINETTE, ASCENSION, MARIE-JANNE et DEDE. Cette histoire était contée par la plus impressionnante de toutes, en particulier ma tante DEDE qui se régalaient de nous faire frissonner d'angoisse.

« Naquit un jour dans les années 1847 (toujours un compte rapprochant ma date de naissance à cent ans près) une jolie petite fille blonde avec des yeux d'un bleu pour détendre l'atmosphère. Il y avait YASMINA avec ses yeux **guitches** :

- Bleus, bleus comme l'**oued** Secco !

- Allez, il fallait que tu la sortes : bon, je m'arrête, ou alors je continue ?

- Non, non, continue, continue, toi YASMINA, **beller** !

- Bon, cette petite grandit et devint une très jolie demoiselle blonde avec une très très belle chevelure blonde comme les blés.

- Attends, je vais la dire, comme ça tu pourras dormir, TETA, comme le champ de BANCHARELLE quand les blés y sont pas murs.

- Bon, bon, continue !

- Elle aimait toujours se coiffer devant le grand miroir de sa grande chambre...

- Qui c'est qui la sort, le miroir de FATMA qu'elle a acheté chez la mère SARFATY à crédit avec le truc derrière pour pendre au clou ?

- Bon, bon, continue !

- Toujours sa mère la grondait ; tu sais, le soir, il ne faut pas se coiffer à la lueur d'une chandelle devant le grand miroir, ça porte malheur. Elle écoutait jamais sa mère et voilà qu'un soir où l'orage y grondait à ses oreilles, du moins c'était ce qu'elle croyait : mais ce n'était pas l'orage ! Mais des chevaux au grand galop soulevant toute la poussière de terre rouge, emportant l'alpha et tout sur leur passage ; et c'est à cet instant qu'apparut dans le grand miroir le grand ABD EL KADER sur son beau cheval blanc cabré : les volets y se mirent à battre, la chandelle y s'éteignit, la belle jeune fille blonde y reçoit une énorme gifle et y s'écroula sur le sol de sa grande chambre ; le galop y s'arrêta, les volets y se refermèrent, et le matin venu, la maman de la belle petite jeune fille aux jolies yeux bleus et aux jolis cheveux blonds...

- Et alors, tu la finis, ton histoire, DEDE ? Tout le monde s'était réveillé pour connaître la fin.

- Il ne faut jamais désobéir à sa maman. »

La fin était plus longue que la totalité de l'histoire : la TETA, la YASMINA et la FATMA, pleuraient à chaudes larmes.

« Et l'on enterra la jolie petite blonde quelque part non loin

de la ferme du 50 et chaque année, à la même époque, des chevaux au galop font une ronde interminable autour de la ferme du 50.

L'on raconte que c'est ABD EL KADER et ses troupes qui reviendraient rendre hommage à la jolie demoiselle blonde et effrayer les petites désobéissantes. »

Et chaque soir d'été, c'était à qui raconterait la plus longue, la plus triste, la plus belle ou la plus effrayante ; et ainsi, nous entrions dans nos quartiers d'hiver : sans oublier chaises et *madjmar*, tous dans un même élan. Et aux jours meilleurs !

Le temps béni de ma petite enfance a aussi une fin, car l'infante ANNE-MARIE que j'adorais de loin dans son berceau : « MARCO, va voir pourquoi elle pleure ta sœur, redonne-lui la sucette, fais attention qu'elle ne se griffe pas par la colère. » Voilà que ce morceau de charbon allait changer ma tranquillité.

Qu'est-ce qu'elle était brune, quand elle est née ! Et dans mon petit lit bleu, qui pour l'occasion était passé au rose !

Et du même coup, l'on m'avait parqué dans un *éénorme* lit à une place : tout seul contre le mur, près de la fenêtre, au risque de chuter et d'avoir peur dans le noir.

Le lit de mes parents était à deux mètres du mien, mais celui de la *négra* était bien collé à côté de *manman* : presque, j'aurais eu un collier, une chaîne, une gamelle en fer et un os. Mon coin, je l'ai bien volontiers cédé à tonton Albert, quand on a quitté le Trésor Public ; et tout mon *harem*, de toutes façons, il ne me servait plus.

La *négra* avait pris mon domaine : les beaux yeux *guiches* de la YASMINA ; les *guerbas kbirs* de la TETA. Enfin, tout a une fin !



Mais j'avais pas perdu au change. A la nouvelle habitation, j'avais ma nouvelle nounou, Marie-Rose PINOS. « Ma fille, fais attention parce que MARCO, qu'est-ce qu'il est

turbulent ! C'est le *demognos* en personne. Voilà les premières images que donnait ma mère.

Cette pauvre fille, qu'a peine elle me voyait, elle tremblait. En fait, elle avait pour mission de nous conduire à l'école, car je n'étais pas tout seul, il n'y avait que de sages de mon espèce : Roger AMSALLEM, VIVI, CERDAN, Fernand PINOS et toute l'équipe, tous les jours ouvrables, suivions le même chemin : passage obligatoire devant chez ELIE, puis chez RAZEAU, suivi de Milou RAVOT, WINN, etc... Puis devant la librairie GARSON, puis devant le théâtre, non pardon, on passait sur le côté, car il fallait dire bonjour à Paulo GINER : et là, c'était étape *halooi* (bonbons) avec cinq francs en aluminium, on avait tous un bonbon et il lui en restait, qu'elle rangeait dans son petit porte-monnaie rouge, la Marie-Rose.

J'étais tout de même son préféré : toujours un bisou par-ci, une caresse par-là. Elle comprenait la souffrance que j'endurais depuis l'arrivée de la voleuse de biens, je vous ai pas tout raconté : ma chaise haute bleue ciel avec des roulettes, elle a aussi changé de couleur, mon youpala, ma poussette avec les pare-boue chromés, mon landau aussi grand qu'une JUVA 4, que mémé PEREZ elle m'avait fait un matelas en Alfa pour que je sois à la hauteur et que les gens puissent voir ma figure. Avant ce fameux matelas, les gens y se couchaient la moitié du corps dans le berceau.

Elle, ma petite YAYA, diminutif d'ANNE-MARIE, on aurait dit une petite boule de mousse, tant elle était joufflue : son rire joyeux et ses deux olives noires en guise d'yeux.

Le *célos*, (jalousie) il me partait à mesure qu'elle grandissait et qu'elle me tendait les bras, pour attirer mon attention. Alors, j'ai commencé à l'embrasser :

« Interdit de la prendre dans les bras ; elle est plus lourde

que toi, tu vas la faire tomber. »

J'attendais papa le soir, et à deux, je pouvais avoir ce gros poupon dans les bras que je tenais bien fortement, aux yeux de maman : « André, fais *anttention*, le gosse y l'a pas encore la *foerça* . »

Depuis ce temps-là, je ne l'ai plus trouvée noire, au contraire : c'était ma sœur et il ne fallait pas trop la toucher en ma présence, sous peine de coups de pieds dans les chevilles, en particulier l'agent de ville MELIANI, alias Le Corse.

« Je vais te *prrrrendrrre* ta sœur, MARCO MALO ! »

Ou : « ANNE-MARRRIE, c'est ma *sœurrrr*, c'est pas la tienne ! »

« Putain de *carractairrrre* qu'il a, ce gosse ! » Il riait avec papa, mais le Corse, c'était toujours lui qui venait me chercher, avec ses bonbons à l'anis ; j'étais toujours impressionné par son revolver ; réflexion paternelle :

« Il tire des pois chiches ou des haricots ? »

Et l'autre de lui répondre :

« Va, va *fairrrre* tes couleurs, c'est tout, à quoi *tiais* bon ! »

Là encore, une pluie de coups de pieds ; alors, d'un geste lent, il décrochait son bâton de circulation, fouillait ses poches, sortait son minuscule couteau emblème CORSE sur lequel était gravée VENDETTA. Ensuite, avec beaucoup de roulements d'yeux méchants, pas mal de roulements de *rrrrrr*, dans des gestes très décomposés, il ouvrait sa VENDETTA :

« Je vais te couper les *orrrreilles pointes*. »

C'est à ce moment que j'avais besoin de me protéger derrière mon père, mon père, ce grand bonhomme, plus grand que ce flic Corse qui me cherchait toujours des histoires.

Mon père était très fier d'avoir un fils, j'aurai du avoir un

frère, mais il est parti avant d'être conçu, mes parents ont eu beaucoup de peine, j'étais trop petit pour comprendre ce qui se passait, je sais que maman a été très malade et elle avait beaucoup saigné : il aurait eu deux ans de moins que moi, ce frère, on aurait pu faire les 400 coups tous les deux ; enfin, deux ans plus tard, ma petite YAYA est arrivée !

J'en ai beaucoup souffert au début, je croyais avoir tout perdu, mais au contraire ; les liens père fils se sont d'avantage développés.

Etant l'aîné, j'avais quelques privilèges : j'avais droit à la coiffure avec de la Gomina, avec la raie et le cran bien surélevé, avec les quelques retouches des favoris et de la nuque ; tout cela pendant que Monsieur RAMOS le coiffeur pavoisait son enseigne sur le côté gauche de notre Cathédrale, passait le rasoir couteau sur la gorge de mon papa, je pensais toujours : « Pourvu qu'il ne glisse pas ! »

C'est dans ce salon de coiffure que l'on a marié ma tante MARIE-JANNE avec Pascal RUIZ qui était apprenti coiffeur.

Sortis du salon, la tournée des grands Ducs, direction le CLUB où j'ai fait mon premier Radio-Crochet : 1^{er} prix des emmerdeurs. Il a fallu que j'aie chanter et comme papa était fier de moi, je poussais ma fameuse « *Sur le quai de la marine* » suivie de « *Etrangère au paradis.* »

Alors, là se corsait l'histoire : il me fallait mon prix, ma caisse de champagne, il me la fallait ; le barman courait à toute vitesse chez Paulo GINER pour me dégouter un gros paquet de bonbons et un livre de MICKEY MOUSE, ce qui équivalait à ma caisse de champagne.

Ma tournée continuait. Plus fier encore avec mes bonbons et mon bouquin à la main, deuxième halte chez MILOU,

assis sur le comptoir avec mon sirop rouge à la main, avec mon grand copain, tant par la taille que par l'estime, un fameux joueur de foot, Monsieur SPTECH ! Alsacien, d'où son surnom « Saucisse de Strasbourg » Quelquefois, il y avait JORRO. Qu'est-ce que j'étais fier ! Troisième halte, RAZEAU, les cigarettes et les frères RUEDA. Quatrième, ELIE, la Brasserie et ses bonnes fèves au cumin. Cinquième, les frites chaudes, belles, jaunes, fumantes de chez MAURY. Sixième, toujours gravée dans ma mémoire, la photo du grand champion du monde, Marcel CERDAN et au-dessous, dans mon imagination, son double, le père de VIVI, du même nom, toujours passif derrière son comptoir, avec ses crevettes pour *kemia* suivies de ses calamars ; tellement y *s'étaient bons* que l'après-midi, souvent on revenait avec mon oncle FRANÇOIS et toute la famille, même *Négrita* avait droit à son sirop et à son calamar dans ma poussette.

Je poussais souvent mon *celos* (jalousie) lorsque maman prenait la petite négrita dans ses bras - je prenais place dans ma poussette. Bien que les pare boues eussent changé de couleur du bleu ciel au rose tendre, c'était mon bien. C'est à cette période que les *palos* (coups) commencèrent à pleuvoir à bon escient, et pour cela j'avais le mérite de les chercher. La vie dure que je leur menais à cette famille si paisible, qui se nourrissait d'anisette et de *kemia*, sans rien demander à personne ! Voici quelques anecdotes :

Voyage au Maroc avec l'AGSM en bus pour la tournée, si ma mémoire est bonne, dans les années 50 le tournoi les Damiers contre toute l'Afrique du Nord : l'emmerdeur du bus, MARCOMALO : il n'y avait personne à qui je n'allais pas casser les pieds, JORRO, SPETCH, les frères RUEDA ;



Jean-Marc et Anne-Marie

pour les initiés de foot de l'époque, cela reste un beau et bon souvenir.

Les grands palaces de Meknès où j'avais subtilisé la chéchia du garçon bagagiste, et que j'ai fait mon caprice pour avoir la même. Monsieur LOLO m'a même aidé à convaincre mon père du besoin de cette chéchia pour sa tranquillité et celle des joueurs qui n'arrivaient plus à dormir pendant

les transferts. La négrita n'était jamais de la fête, c'était tata DEDE, qui en avait la garde. Alors, je redevais le ROI MARCOMALO. Les caprices. « Ay !Ay !Ay !Ay ! Tu en veux, mon fils ! »

Rien que pour du silence tout, tout j'avais droit : le sac de foot le même que les joueurs avec le haut à damier avec les lettres AGSM cousues chez le copain de papa SEBAG, le bourrelier qui se trouvait à côté du cinéma l'Olympia, près de la place de l'Argoub. Le survêtement bleu marine avec la même inscription que les grands. Pourquoi eux et pas moi ? Hein ! des fois...

« Pourris, il était avec sa gueule d'ange, quand y dort. » y disaient tous les joueurs.

Longtemps, j'ai suivi la mode : LOLO avec ses cheveux en brosse et ses pantalons golf que mon père me faisait dans les chutes de ses coupons, car en ce temps les deux frères ARRACHEL'EAU, c'était de la haute, les costumes étaient fabriqués AU GRAND BON MARCHE, le magasin à côté du bar, il y en avait tellement. Après essayage, on allait manger des frites, au bar chez MOUCHET, et après des fèves chez EU, mon sirop vert chez RAVO et ainsi va la bonne vie. Ce fut tout de même un beau voyage.

Alger avec le fourgon ! Mon père avait inventé l'ancêtre du camping, car le camion Citroën ondulé permettait aux femmes et aux gosses de dormir. Il se composait de neuf places assises et d'une chambre où les matelas étaient préparés avant le départ par les femmes.

Départ prévu de très bonne heure, pour cause de chaleur. Pas de clim à l'époque ! Arrêt sous les arbres pour casse croûte à huit heures. Tout était réglé comme du papier à musique et voilà l'arrivée de MARCOMALO dans l'his-

toire.

À moi les *coquillas* (petites olives noires) dont je raffole une par une, puis par poignées.

« Ce gosse, y va être malade ! Moi, je le prive pas, mais y s'est tapé 1 kilo de *coquillas*. »

Cris, larmes, pour la grâce du silence :

« Bon, bon, mange tes olives ! »

Redémarrage, direction Alger. Chants, bagarre entre mon cousin et moi, *calbottes* qui tombent des petites mains de tonton FRAAÇÇOIS, qu'avec une main, il prenait nos deux têtes.

« Ay ! La putain ta race ! »

Autras calbottas !

« Ay ! Tonton, c'est pas moi, c'est ton fils qu'il est fou ! »

Autras calbottas !

Voilà le fourgon de nouveau calme. Arrive la séance des pets : le chauffeur, papa lance le LA, tonton suit, le cousin CLAUDE timidement et MARCOMALO pour faire le grand. C'est sans compter sur les *coquillas* ! FISSSSSSSS ! Petit bruit, mais grosses odeurs ; liquide chaud qui longe les jambes et qui entre dans les tennis blancs et bleus ; le pantalon golf qui commence à s'imbiber et à répandre de malodorantes fuites. Narines familiales flairant dans toutes les directions et faisant le point fixe telles hélicoptères de combats ! Pointant du nez dans ma direction accompagnées de leurs sirène « *ANDREEEEE ! Arrête-toi, ce gosse dé mierda, y va tous nous tuyer ! Ouille, larsissa, dans un demi fou rire y reprenaient papa et tonton ; ça vient jusque dans le moteur !* »

A ce moment-là, le fourgon PACOULIS dans un crissement de pneus s'immobilise devant une fontaine dans le centre de RELIZANE, avec tout ce qu'elle trouvait, maman me fai-

sait la toilette devant les petites Fatima, Yasmina, qui dans un gloussement, me mâtaient la *porrat*.

Pendant que papa allait à la recherche d'un mozabite pour acheter une série de slips, car il me fallait des rechanges, un rire, un cri, une larme, à nouveau, les *coquillas* nous rappelaient à l'ordre ; et de nouveau le même cérémonial : la fontaine ou un torrent en premier lieu.

Les *coquillas* m'ont accompagné toute une partie du voyage à Alger.

Le plus souvent, nous partions dans l'autre direction. La rigolade dans les virages de Dublineaux, arrêt obligatoire à Perrégaux et à Saint-Denis-du-Sig, arrêts charcuterie pour la semaine, cela c'était au retour, car à Oran, les femmes allaient faire les magasins, les hommes allaient acheter la peinture, hummmm ? C'était ce qu'ils disaient pour que je leur lâche la grappe.

Quand à moi, j'allais retrouver mon oncle JEANNOU et son chien RIQUET ; à chaque rencontre avec celui-là, j'avais un pantalon golf en moins et mon oncle se marrait : ce chien ne m'aimait pas ; d'après mon oncle, il jouait, il était jeune.

A Oran, ma promenade avec ma tante EUGENIE, mon oncle JEANNOU et maman, c'était toujours les arcades et le grand PRISUNIC, comme on le prononçait là-bas : pour ne pas échapper à leur vigilance, j'avais droit à la laisse de RIQUET solidement fixée à mon poignet.

Lorsqu'on ne voulait pas m'acheter mon jouet, alors je remplaçais RIQUET, je mordais les jupes de ma tante ou de ma mère ; la laisse servait aussi à me faire lâcher prise et me faisait éviter la *bouffetone* de maman. Des *bouffetones*, j'en ai pris des nombres incalculables, mais je pense les

avoir franchement mérités.

Malgré cela, j'étais le chouchou de la famille jusqu'à 4 ans, le fils unique. Où l'on voyait le père, le fils était à ses basques ; il n'y avait pas une *kemia* que je n'avais goûtée ; au café du stade de l'AGSM, j'avais ma chaise et ma table ronde avec mon sirop et mon assiette *kémia* ; au stade, j'avais ma place entre le gros et le maigre, et au revers de ma veste j'avais comme papa et tonton l'insigne le damier surmonté de la couronne AGSM ; dans la famille, j'étais le plus jeune supporter pour l'époque.

Mes cousins paternels étaient plus près du curé et de la messe que du stade ; alors, je profitais du siège du fourgon et des privilèges d'être avec les grands.

PAULO c'était l'aîné et CLAUDE le second ; mon oncle ne les prenait jamais avec lui, parce que ma tante était un peu trop sévère.

Mes cousins, les pauvres, y fallait pas qu'y se salissent la chemise, le short, les chaussettes et tennis blancs, le béret bien posé sur la tête quand il n'y avait pas le vent mauvais (la main de MARCOMALO) même pas y bougeaient, rien qu'y pleuraient, les pauvres, en regardant leur père avec des yeux pleins de larmes ; et la bouche en cul de poule, y se tenaient par la main comme deux *spantaros* (pantins) et y z'attendaient que leur père me donne une *calbotte* alors là, ils se détendaient et l'oncle de se tourner vers ses fils :

« Regardez-moi les *chykems* (rapporteurs) de leurs mère ! Allez, MILOU mets-leur trois sirops aux cousins, avec de la *kémia*, ça nous fera des vacances. »

Enfin, j'avais pris mon *oentasso*, j'étais prêt pour en faire une autre ; le verre de sirop sur la chemise du pauvre CLAUDE. Taffff ! Allez, *autro porasso cella*, je les aimais moins venant de mon père, c'était pas pour de rire. Quand

ça tombait, je touchais pas le sol, il fallait l'aide de mes oncles pour l'arrêt des combats.

« ANDRÉ monte-moi ces *stoparos* (estropiés) chez leur mère, vite, vite, avant qu'ils me chantent l'Avé Maria. »

« Et toi, tu t'assoies sur ce tabouret et tu attends que je revienne. »

L'ordre de mon père était bien reçu pendant une bonne heure. Je vais rester tranquille. Tous les gens qui entraient à la pâtisserie avaient un mot d'admiration pour ce petit garçon si sage sur ce siège.

Bien que blessé dans mon fore intérieur, je ne pleurais jamais devant les copains de papa. J'ai toujours dans la tête leurs appréciations :

« Quelle tête de boche il a, ce gosse ! »

Et MELLIANI d'en rajouter :

« Un jour je le prendrai au poste avec moi et je le laisserai une nuit tout seul dans la cellule N° 1 »

Je n'ai jamais su pourquoi cette cellule plutôt qu'une autre, peut-être se trouvait-elle en face du bureau du chef de poste bien en vue. Avec ces mots dans un accent Corse bien forcé :

« Là ! Si tu bouges, il m'appelle le chef de pooste et j'arrive. La vendetta (son petit couteau corse) et les orrrreilles en pointe, je te les coupe ! »

Je l'aimais bien, ce MELLIANI, quand il ne portait pas de képi ni son accoutrement de policier.

Civilement vêtu, il faisait beaucoup plus petit, plus menu, gominé les cheveux hyper plaqués, avec une raie au milieu ainsi coiffé : j'ai toujours pensé qu'il était le frère de Jean GAONA le menuisier, à part qu'il n'avait pas les doigts coupés par une machine à bois : c'est vrai, ils avaient une certaine ressemblance.

A part son bâton de circulation, c'était tout le bois qu'il avait pu toucher, bien que le plus souvent, ce fameux accessoire était épinglé au mousqueton de son ceinturon, noir la semaine, blanc les jours de défilé de la Légion Étrangère..

L'ordre était le suivant : en tête MELLIANI, le porte étendard, le mouflon, les deux sapeurs, barbes noires et tabliers de cuir blanc, leurs haches impressionnantes sur l'épaule gauche, la main droite bien sur le pli du pantalon au pas cadencé, suivis de la musique, du grand lieutenant pistolet à la hanche, képi noir et rouge, comme les quatre sergents qui étaient armés de mitraillettes apparaissaient guêtres blanches sur caudillos miroirs, le soleil se reflétant de mille rayons au rythme des pas.

Ceinturon de cuir le *pardone* rouge (ceinture de laine) surmonté d'une chemise au multiples plis (je pense que se sont 7 plis dans le dos) le tout coiffé d'un magnifique képi blanc, jugulaire au menton, fusils avec baïonnettes aux canons, sur l'épaule gauche aux pas cadencés « *an deux ! an deux ! an deeeeeeeeeeeux !* »

Là commence la plus belle démonstration de discipline, c'est un mouvement d'ensemble : l'on fixe son regard sur un légionnaire et l'on voit toute la troupe. Arrivent en suivant les guignols et les appelés du contingent.

« *Ay ! mama ! J'te dis pas, envie de pleurer y te donnent, à croire qu'y savent pas la droite et la gauche, une compagnie de bourricots se disant civilisés ; et vas'y que j'te tiach dans les rangs, vas'y que j'te siffle à la **popéta** qui passe, leur passage très remarqué par leur alignement, les virages de Dublineaux y sont plus droits.* »

Voilà, ils arrivent la fierté et ma fierté, car mon père, mes oncles, beaucoup de copains de leur génération avaient été enrôlés dans la territoriale.

Malgré leurs treillis mal fagotés, un peu grand pour les uns, un peu trop petit pour les autres, mais ils avaient fière allure, car ils représentaient la défense de la ville de Mascara et de ses environs, ainsi que l'Algérie Française.

En tête, les lieutenants de réserve LOUCHE le bijoutier et SCHMITH fier comme ARTABAN, pistolet à la taille, suivaient le gros de la troupe avec leurs fusils LEBEL de la guerre de 14/18. Leur passage soulevait des tonnes d'applaudissements et de clameurs, même les musulmans applaudissaient de bon cœur, la place devenait pour quelques heures les poumons de la ville.

Ensuite, le défilé terminé, les cafés ne désemplissaient pas ; à nous, multiples *kémias* et divers changements de zone : car papa était très commerçant, il disait qu'il fallait donner du travail à tout le monde ; alors, s'il y avait 20 bars, c'étaient 20 anisettes d'assurées.

Voilà un dimanche de passé, la semaine reprenait avec toutes ses aventures cachées, pendant que je gravissais les échelons de ma scolarité. En bon élève de primaire et après avoir sauté involontairement une classe de maternelle, ceci du à ma tranquillité et ma gentillesse auprès des plus petits élèves, la Directrice prit la sage résolution de m'éjecter dans la cour des grands afin de calmer mon ardeur.

Ma première classe dans la cour d'Alexandre III, je fus versé à ma première escadrille de cancre volants qui, de par mon saut, étaient plus âgés. Étant le plus petit et le plus jeune, j'apprenais plus facilement.

Le jet de grains au travers d'un stylo Bic ; ou alors le jet de craie à l'aide du pouce et de l'index : ce qui me valut d'être mis à l'index par ma maîtresse, Mademoiselle CHEVASSU et quelques *tortillas* de la part de ma mère en premier lieu,

et quelques *oentasso* de la part de papa averti lui par Monsieur KNAPP, directeur, un de ses amis ; le tout assorti d'une privation de séance de Colisée, cinéma dont il était proprio.

Privé de foot et ciné, c'était la plus grosse punition. J'avais mon copain COCHAT, son père était militaire, il ne le punissait jamais ; il me racontait tout pendant le solfège que monsieur EUMIG nous a enseigné.

Un jeudi, accompagné par son père, une longue boîte noire à la main, ils entrèrent dans la salle de cours et monsieur le prof de musique, main tendue dans la direction de Monsieur COCHAT. Après ce geste amical, il ouvrit devant tous les élèves sa fameuse boîte noire.

Hooooo ! L'émerveillement de tous les élèves et la fierté de mon copain : un SELMER (un saxo).

Nous aussi, on avait réussi, lui 2^{ème} et moi 9^{ème} : mais lui, son papa avait beaucoup plus d'argent que le mien et ceux des autres élèves ; et bien, tant mieux pour lui !

Lorsque papa vint me chercher, ils se croisèrent dans le couloir avec Monsieur COCHAT :

« Tu vas bien, André ?

- Et toi, chef ? »

Et nous voilà sur le chemin de la maison, sans que je lui parle de l'acquisition de mon copain, pour ne pas lui faire de peine.

Comme d'habitude, arrivé dans ma chambre sans même allumer, mon cartable de musique vole en direction de mon lit où il atterrit avec un bruit inhabituel, un bruit sourd, sans trop y prêter autre attention, je file goûter.

« MARCOMALO, tu as rangé tes affaires ? » Maman me sermonnait de la salle de bains où trempait la marquise Négrita.

«Oui ! *Sayiééé, monmon.* » Pas le temps d'entendre ses pas que la baffe, elle me piquait la bouche.

« Le *bouffetone*, c'est pour t'apprendre à mentir, *bouste-ro.* » (menteur)

Je la comprenais, maman, elle était fatiguée, quand elle rentrait de Bou-Hanifia, les bains thermaux où elle travaillait : il fallait faire le souper, laver la petite sœur, repasser, bien que la petite SAURA, elle faisait ce qu'elle pouvait, mais maman passait toujours derrière, enfin comme toute les *monmons* de chez nous.

La porte d'entrée s'ouvre et mes souvenirs se portent sur mon cartable et sur la *botchia* que je pouvais écopier à l'arrivée de papa.

La chambre s'éclaire et là, le bruit que j'avais entendu et le mot m'échappe :

« Hooooo ! putain » Les larmes, elles me coulaient, les cris y se coinçaient dans ma gorge, la tête elle me tournait, le cœur y me battait comme le moteur de BENAHISSA, le bourdon de la cathédrale qui me sonnait dans les oreilles : mes yeux y voyaient plus le lit : mais la forme sous mon couvre-lit, mes jambes, elles avançaient plus, mes bras y étaient tendus.

Dans mon dos, sur le pas de la porte de ma chambre papa, *monmon* et ma petite sœur

tous les trois se tenant par la main avec les larmes plein les yeux :

«Allez, ouvre ! » tous ensemble y disent et ma petite Négrita qui me tire par la main en direction du lit.

Alors, je soulève mon couvre-lit et là, je me trouve nez à nez avec une housse fabriquée par le bourrelier de la place de l'Argoub. Eh ! un copain de papa.

Je l'ouvre avec des tremblements dans les gestes : pareil à

un haricot qu'on écosse, le boîtier m'apparaît, noir brillant, avec deux fermetures genre valises, avec ses deux petites clefs et les deux claquets de l'ouverture pour me laisser apparaître d'un bleu nuit brillant, le plus beau cadeau de mes parents :

Mon QUESNON (saxo alto) venant de Paris.

Je ne savais plus vers qui me jeter et de mes petits bras, j'essayais de les enlacer tous les trois. Ou ! Il était beau avec ses boutons de nacre et son brillant étincelant. Le soir même, je jetais mes premiers canards *defoera* (dehors)

Merci papa et *monmon*. À l'époque, cela valait très cher, 61000 francs ! Combien de façades il avait du peindre, et pour *monmon* combien d'heures supplémentaires elle avait du faire !

Et voilà comment débute une éducation musicale.

Notre chef, monsieur EUMIG, c'était la partie instrumentale et ses deux fils, André et Emile, le solfège. Entre la musique, la chorale du patronage de l'Argoub et le catéchisme, voilà mes jeudis bien remplis !

Pure imagination, la Chorale !

La chorale de l'Argoub, le lieu de rencontre : le patronage où se retrouvait un mélange d'artistes incompris. C'étaient presque « Les petits chanteurs à la croix de bois » enfin presque, c'étaient plutôt « Les petits chanteurs à la gueule de bois avec leurs gandouras » avec en plus un mélange d'âges, de sexes et d'ethnies. Chez nous dans ces années-là, il n'y n'avait aucune différence, le marché était le même pour tous. Bab-Ali était ouvert à tous ; sauf les cultes et lieux de prières qui étaient différents, et encore !

Bon, passons sur les histoires qui fâchent ; revenons à notre fameuse chorale : elle était dirigée par Mademoiselle DU-

BOIS, celle qui était toujours près de Monsieur le curé, elle était très forte en musique, et elle avait une voix suave ; fleurie d'un gros accent de sabir et *pataouète* ; toujours coiffée de son petit bibi fleuri, vêtue de son infroissable tailleur bleu France, orné d'un toujours étincelant chemisier à jabot genre Louis XIV des livres d'histoire, mêmes les souliers y étaient pareils, avec la grosse boucle et tout vernis ; Mademoiselle « le long bec » toutes les filles elles l'appelaient !

C'est vrai que le nez il était pour quelque chose ; enfin, elle chantait mieux que toutes ces bécasses.

Elle arrivait toujours en vélo qu'elle garait soit chez RBill où bien chez GUIRAO, le marchand de motos.

« Monsieur RBill, je vous confie ma bicyclette, et bon après-midi ! »

« *Oué, oué, oué, mets bien la chaîne, on sait jamais, avec tous ces gaouris qui traînent sur la place de l'Argoub, y en plous avec lys garnimonds qui viennent chez ly missiour l'coury.* »

Là commençait son acharnement sur MARCOMALO.

« *T'y ly counnis, le fils d'Andry ley peitre, celui-là d'en face qui son grand-pyre y reparait les montres là-bas au-dessus de l'atelier de la peiture, sy gousse, ci li djnoun en pirsoune.* »

- *Pourquoi ? Ques qu'il t'a fait ? Il est si petit et si gentil.*

- *Ay A aya mhaa, son pyre y veule pas qui je luoi prête ly basclyte et s'y bastardo dy gousse, y vient my diglouffly toutes les roues des clionts.* »

Même si je n'étais pas dans le coup, papa André me cherchait et *strera* pour moi. Ma seule défense, c'était monsieur GUIRAO :

« *Mais André, laisse-le, s'il te dit que c'est pas lui, c'est pas*

lui ! » On était un peu complices, moi la main noire et lui le concurrent direct, car il vendait aussi des vélos.

Les jeudis après-midi commençaient bien.

Le patronage, deux portes de bois à moitié peintes d'un vert plus que passé. Ces deux portes franchies, une cour où reposaient six caroubiers au centre de leurs cercles de ciment qui bien souvent nous servaient de sièges avant l'ouverture de la salle. L'entrée laissait apparaître une annexe du cinéma Olympia ; les sièges qui avaient été récupérés à la grande salle du cinéma Olympia, dans le fond l'on découvrait les vestiges d'un écran peint à même le mur.

Situé à un mètre du sol, la fameuse estrade garnie de ses deux faux oliviers, siège de pas mal de bavardages avant le début des répétitions ; afin d'y accéder, Jean GAONA avait fabriqué un petit escalier avec une main courante pour les dames un peu fortes. Ainsi en soufflant, s'installaient tous ces beaux et belles interprètes. Le brouhaha était très dur à disparaître.

La première en scène, Madame BETON et son fameux tablier de cuisine et qui retombait un mètre à l'avant de son ventre ; elle était mise un peu à l'écart pour ne pas gêner les autres participants par son embonpoint et par la puissance de sa voix.

Un jour qu'elle fut placée derrière Jean GAONA et qu'elle entonnait sa reprise, c'est ce jour que je compris pourquoi Jean portait toujours une casquette : le pauvre, la piste d'atterrissage pour mouches, y s'est découvert. La caquette, aux pieds de Mademoiselle DUBOIS, elle a atterri.

« Un peu plus doux la reprise, Madame BETON, je vous prie. »

Tout ça sous les yeux rieurs de Monsieur le Curé et sous les

éclats de rires de tous les petits qui attendaient leur tour.

« Cela va être à vous, bientôt. On rira moins. » nous sermonna Monsieur le Curé.

A coté de Jean, rouge de honte, le pauvre, Madame REUILLON avec sa jolie voix claire comme de l'eau de source, qui sans faire de chichi, chantait très bien et très juste.

Près d'elle, la SAEZ « Las Callas » de Mascara, elle se croyait et qu'elle valait pas une « **Strougas** »

Celle-là, elle venait à la chorale rien que pour « **Chouffer** » comment elle habillait PIERRETTE, ZOUBIDA, PAQUITA, la marchande de légumes que de figure, mille coups de pieds elle leur donnait, tellement elle était belle.

Les commentaires allaient bon train.

« *Tia vu, ma fille, la robe, c'est celle que sa mère elle lui a arrangée et que sa grand-mère elle la portait à la communion de son petit frère, purée, ma fille !* »

Dans le rang des critiqueuses, y avait là tata NINI et tonton TONONO, lui il était toujours avec sa sœur, qu'on avait surnommé « Mistiguette » tellement elle était maquillée ; à chaque fois qu'elle faisait le Clémenceau (boulevard) y avait pas besoin de lumière, à elle seule, elle éclairait la route. Et vas-y **tiatch** que je te **tiatch** ; la CARRENO et Jannette MARTINEZ :

« *Figures-toi ma mie, mon mari il a été faire un voyage de travail à Tuniszz et là-bas, il a mangé des zssaussices qu'ils zz'appellent mergueszzz ; j'ai fait tout le tour de l'Oranie et zz'en n'est pas trouvé, ma fille, y me rend folle avec ses mergueszzzzzz ! Je crois que zzje vais les faire venir de Tuniszz ou alors les faire fabriquer* » Madame CARRENO a un défaut de langue.

Elle a beau s'égosiller et taper de sa baquette, Mademoi-

selle DUBOIS, y en pas beaucoup qui font attention à elle.

Pourtant, c'est une vraie rassembleuse ; même celles qui chantent comme des casseroles, elle arrivait à leur prouver que peut-être elles étaient bonnes pour l'Olympia, enfin... (l'estrade du cinéma, un dimanche après-midi avant le film) ou les petits arabes pour les embêter, ils chanteraient tous en cœur en tapant dans leurs mains :

*« Eteindaye la loumièreue commincayy cilimma,
êteindaye la loumièreue commincayy cilimma,
eteindaye la loumièreue commincayy cilimma. »*

Et ce cantique stoppait avec l'arrivée de Monsieur SECALDI, l'agent de police avec sa grande chéchia KABYLE :
« J'y viens, je myttre le silonce ici, aya belher, tote suite, belher ! » Après cette intrusion, c'était le silence et les pauvres interprètes de la chorale pouvaient terminer leur morceau.

Parmi les critiques de ses belles starlettes sur le retour et qui récupéraient le pompon des JO de la parole et de la langue bien pendue, la Madame RODRIGUEZ que ses copines elles l'appelaient (la *tillia* FOULANA) à peine elle ouvrait la bouche que la critique elle lui sortait :

« Tya vus la DEDE (ma tante) quesqu'elle se croaille, parcqu'elle fréquonte le beau MANOU PINOS, ma fille et soeuree La MARIJANE, cellà aussi, quequ'elle se croaille pas depuis qu'elle s'embrasse avec le beau PASCAL RUIZ. »

La jalousie trônait dans la bouche de toutes ces dames.

Encore une autre, La Ginette CAHUELA c'était pas de la mouna, quand elle l'ouvrait :

« Regarde ! Regarde ! La Pierrette GARÇON, on dirait qu'elle est coiffée avec un pétard à cinq sous de chez DJEL-

LOUL. » Elle avait les cheveux crépus.

La mère MELIANI *tciatcharouna*, mais elle, c'était le tricotage : *« Ma fille, j'ai commencé le polo pourrr mon RRROGER; je crrrois que la semaine prrrochaine, je pourrrrrrais pas venirrrr. »*

Enfin, avant que la répétition elle commence, y se passait bien une heure ; entre la recette des cokas à la *frita* ; des *migas* ; du couscous avec les restes de poisson ; du prix des légumes ; des *tortas* de pain à l'anis ; et de la fougasse ; et enfin, la recette de madame AMSALLEM :

« Ma pauve, j'ai réussi une recette que ma mère elle m'a donnée : les cuisses de lapins aux escargots trempées dans une salade juive. Un régäl ! Sberlila mlira tous y avaient pas assez de fourchettes pour se le tragner, ce plat. »

« Bon, bon, messieurs mesdames on va pouvoir commencer. »

- Allez, TETA, donne-nous le LA »

- *Aya ! aya ! madmoisile ! pourquoi si tojors moi qui sorte ly primiere ly LA : y en ma sæureu YASMINA. »*

- Mais non, TETA, tu es la première voix.

- *Aya ma ! aya ma ! aya ma ! Ssi misiou PINTO il entend direeu cys paroules, ils en crorayaeu pas si oureilles, lui y disayaeu toujor por moi : toye TETA quand ly HMARA (les bourriques) y voleront, ty sera la chyf ; y toi ty my dire j'y suille la première por la voylle. »*

« Bon, bon TETA, le LA s'il te plait. » suppliait Mademoiselle DUBOIS et voilà la joyeuse basse-cour qui se mettait à piailler OUF ! OUF ! OUF ! Vous m'excuserez si quelques noms d'interprètes n'apparaissent pas, mais la chorale était composée d'au moins, si c'est pas plus, une cinquantaine d'artistes. *Boustreo !* (menteur) je vais tout de même les citer, en apposant leurs noms sans commentaire, unique-

ment pour leur rendre l'honneur qui leur revient. Parmi ces artistes :

J'aimerais citer Monsieur et Madame RUBIRA qui, en plus de chanter, Monsieur était chargé de la sécurité, (PIERRE, si tu lis ce passage, cela doit te rappeler des souvenirs : si tu as des photos du groupe, il faudrait s'il te plaît me les faire parvenir ; surtout celle où tu es avec tes frères et sœurs au premier rang, afin de ne rien perdre de la superbe de cette chorale.) suivie de la famille GARCIA medio métré (surnom demi mètre) SPETCH et son accent alsacien, RECH les deux accents mélangés n'en faisaient qu'un, SARFATI, CHARBIT, quand quelqu'un pouvait leur garder l'épicerie, mais pas un *robbonne* (un qui a la main légère sur la caisse) enfin y avait les JORRO, les LOLO, les RUEDA, les HASSENFORDER quand ils étaient pas au fournil les BEN-KASSEM, ALONSO, ROSAS, ADJEROUDI, ACHACHI, AGAR, BENSOUSSAN, DJEDI, BALLESTER, AZOULAY, MOCKTAR, BOUDISSA, CORBI, BLASCO, CANO, MOKTARIA, BANOS, BABAKHALI, BENILLOUZ, RIPOLL, PALMA, ALI, SERRA, MOUCHET, MIGUE, HENNOUN, BONNILLA, ALCAÏDE, FUENTES, BALLESTER, RAMOS, BAGHDADI...

« Merci, Messieurs, Mesdames, Mesdemoiselles, pour tout le bonheur que vous nous apportiez lors des interprétations, même en plein air sur le kiosque de la place Gambetta, trop serrés (comme des sardines à l'huile et la tomate) tellement vous étiez nombreux à participer devant ce public de Mascaréens, grand connaisseur de l'art lyrique. »



